

motivations des gymnases et associations pour participer au culte des souverains dans l'Égypte lagide (p. 125-145). Il montre que ces rituels, qu'ils soient pratiqués en contexte grec ou en contexte égyptien, semblent inspirés par les cérémonies officielles ; il défend l'idée qu'ils servaient pour ces individus à paraître respectables dans la société et que le culte s'est ainsi volontairement diffusé dans la vie des communautés non-civiques. Enfin, Stefano G. Caneva présente le cas particulier des honneurs décernés à Attale III par la cité de Pergame, conservés par l'inscription *IvP I, 246* (p. 147-164). En résonance particulière avec la communication d'O. Palagia, ce texte ajouté pour la publication montre que les Pergaméniens « augmentent la mise dans les négociations avec leur roi, en demandant une relance de l'évergétisme de la part du souverain » (p. 161). Deux chapitres composent la troisième partie (« Agency, administration, funding »). Le premier, réalisé par Catharine C. Lorber, explore le mode de financement du culte du souverain en se demandant « Who pays the bill? » (p. 167-193). Dans les territoires « étrangers » (l'auteur mentionne les possessions égéennes, l'Asie et Cyrène), les Ptolémées semblent avoir fourni des subsides pour leur propre culte, afin de pousser les sujets à la participation par une forme de pression institutionnelle. L'historienne relève diverses mentions de « couronnes » en partant du principe que cette forme de prélèvement fiscal servait à financer l'offrande aux rois de véritables couronnes lors de cérémonies festives. Ces « couronnes » pèseraient surtout sur les clérouques en raison de leur lien particulier avec le roi. Elle relève enfin des offrandes volontaires et des versements évergétiques destinés à couvrir les besoins des rituels. Enfin, Stefano G. Caneva et Luca Lorenzon s'intéressent aux hymnes chantés dans les fêtes civiques en l'honneur des chefs (p. 195-226). En insistant particulièrement sur la construction du lien entre la dynastie séleucide et Apollon, ils proposent que les cités aient puisé dans leurs propres patrimoines culturels et culturels pour offrir aux souverains des honneurs qui pouvaient parfois, mais pas toujours, entrer en synergie avec l'autoreprésentation royale. De la sorte, les communautés civiques seraient partiellement à l'origine des mythologies royales. Comme le souligne Stefano G. Caneva dans son « afterword » (p. 227-239), l'une des grandes lignes de force de l'ouvrage, c'est la démonstration du rôle de la négociation entre le roi et la communauté locale dans l'établissement et le maintien du culte du souverain. La relation hiérarchique entre honorant, honoré et divinité, n'est donc pas figée, d'autant que le culte des souverains paraît s'être essentiellement accommodé aux cultes traditionnels et, ainsi, à des contextes variables. Il conclut sur la permanence à l'époque romaine du culte du souverain introduit par la formule *hyper* + génitif et plaide pour l'examen d'un « long Hellenistic Age ».

Michaël GIRARDIN

Véronique CHANKOWSKI, *Parasites du Dieu. Comptables, financiers et commerçants dans la Délos hellénistique*. Athènes, École Française d'Athènes, 2019. 1 vol. broché, 22,5 x 30 cm, 454 p., 21 fig., nombr. tableaux (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, 384). Prix : 65 €. ISBN 978-2-86958-316-0.

On doit à Véronique Chankowski de nombreux travaux relatifs à la comptabilité du sanctuaire délien et, plus largement, à l'économie délienne. Le présent ouvrage en constitue le prolongement, l'approfondissement et la synthèse. Après les analyses de la

construction administrative élaborée par les Athéniens à partir du V^e siècle fondant la prospérité du sanctuaire, l'auteure cherche à comprendre la structure financière à partir de l'indépendance de Délos qui, en 314, voit le sanctuaire passer sous l'entière responsabilité de la cité. Les comptes conservés dans les archives du sanctuaire constituent d'incomparables documents relatant la réalité des biens possédés et permettent d'en suivre les vicissitudes jusqu'au II^e siècle. La documentation épigraphique est riche, complexe, mais d'autant plus difficile à exploiter que les inscriptions sont rarement intactes et complètes. Seule la maîtrise incomparable des sources et la longue pratique de l'économie délienne assurent l'aboutissement d'objectifs ambitieux : décrire l'état complet de la fortune sacrée et son évolution ; comprendre les méthodes de gestion comptable et les stratégies financières qui ont pu présider au développement de la fortune du sanctuaire ; établir le bilan de la structure économique de Délos. Le résultat est remarquable. On ne peut que s'incliner devant la maîtrise du sujet, la clarté de l'exposé, la rigueur de la mise en œuvre, la richesse des conclusions. Le détail de la table des matières est en soi un modèle de précision et d'organisation qu'envieraient les hiéropes les plus zélés. Du fonctionnement de l'archivage comptable au bilan économique, l'inventaire des thèmes abordés montre que c'est toute la vie délienne qui est passée à la loupe : l'administration, la gestion de l'espace, le trésor d'Apollon, les caisses sacrées et publiques, l'accroissement des fonds et le « grand livre » des dépenses, les affectations, les donateurs, la politique monétaire, le marché et les prix, les entrepôts et lieux de stockage, les quais et les môles. Moqués et sans doute jaloués par les Athéniens, les Déliens et leur marché avaient acquis une importance qui pouvait rivaliser avec celle du Pirée. Fiers de leur statut de « peuple sacré », libérés de la tutelle athénienne à la fin du IV^e siècle, les Déliens développèrent leur rôle de communauté civique en charge du sanctuaire, s'assurant ainsi une place de choix dans le trafic commerçant des Cyclades. « Parasites du dieu », peut-être, à l'époque où, sous la tutelle athénienne, leur rôle se cantonnait à veiller sur le sanctuaire et où ils utilisaient la caisse sacrée comme réserve de crédit pour les dépenses de leur cité ou son embellissement, mais à leur décharge, les bénéficiaires des charges n'allaient pas sans contraintes multiples. Véronique Chankowski souligne avec raison la nécessité pour les responsables du trésor du dieu et des dépenses publiques de la cité de développer des outils de gestion précis et performants, sur des bases de pratiques financières de rentabilité et de profit. L'inventivité des Déliens en matière de financements sur fonds propres, de marché contractuel, de montages subtils dans les conditions de prêts et investissements, ne leur fera jamais défaut à travers les III^e et II^e siècles. Mais constate l'auteure, « d'une certaine manière, l'observation des évolutions monétaires et économiques égéennes montre que le modèle défendu par les Déliens était voué à l'échec : ils étaient parvenus à développer un centre économique et financier égéen, mais sans disposer d'une autorité militaire et économique capable de pérenniser l'indépendance ». Quelque part, et *a contrario*, l'économie délienne apparaît comme un révélateur de la situation égéenne. Même si la domination romaine élargit le tissu économique et multiplie les pôles de transaction, l'Île du dieu reste une place économique majeure, un centre d'affaires qui atteint, dans le contexte du port franc, son plein épanouissement : Délos joue le rôle d'entrepôt, de centre de redistribution, de « réservoir » où diverses formes de défiscalisation ne devaient pas manquer d'attirer pour les commerçants. Par leur connaissance de plus en plus professionnelle des mécanismes de l'économie et de la finance, les

« parasites du dieu » se sont libérés progressivement de leur dépendance à l'égard du sanctuaire. Délos devenait alors un partenaire à part entière dans le grand jeu du marché oriental de la Méditerranée. Les mécanismes financiers que Véronique Chankowski nous fait découvrir dans leur évolution de trois siècles sont ceux qui réguleront la vie économique hellénistique et romaine. C'est donc d'une brillante page d'histoire économique qu'il s'agit dans cet ouvrage majeur, du plus près de la critique des sources au plus pointu de la mise en œuvre historique. À quoi l'on ajoutera de riches annexes et compléments : multiples indices, réédition de documents comptables (comptabilité des hiéropes, de 313 à 168), tableau avec la composition de la caisse sacrée et de la caisse publique d'après les inventaires de jarres.

Georges RAEPSAET

François LEROUXEL et Julien ZURBACH (Dir.), *Le changement dans les économies antiques*. Bordeaux, Ausonius, 2020. 1 vol. 17 x 24 cm, 395 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 140). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-3465.

Tous les mots ont leur valeur dans ce titre. Le mot « changement » implique une approche différente de l'économie, et le pluriel, « les économies », casse le monopole traditionnel du monde gréco-romain. L'ouvrage entend ainsi se démarquer d'emblée de la production pléthorique de livres consacrés à l'économie antique. Dans leur introduction, François Lerouxel et Julien Zurbach n'évitent toutefois pas le traditionnel point de vue rétrospectif et historiographique dont nous gratifient ces dernières années la plupart des historiens économistes ou économistes historiens dans de longs discours parfois très polémiques, sinon hermétiques, sur le primitivisme ou la modernité de l'Antiquité, sur l'absence ou présence d'une croissance, le tout accompagné de simulations quantitatives et de modélisations économétriques dont le caractère imaginaire, sinon gratuit, laisse souvent rêveur. Mais le sous-titre de l'introduction clarifie le projet : « le changement plutôt que la croissance ». L'Antiquité ne se réduit pas à Athènes et Rome, qui bénéficient de toutes les faveurs de la tradition académique, mais dont on ne peut mesurer les relatives réussites qu'à l'aune des cultures pré- et proto-historiques et des régions richement développées qui forment tout le pourtour de la Méditerranée. Et de souligner, au départ de la célèbre *Cambridge Economic History of the Greco-Roman World* (2007), le caractère réducteur des perspectives proposées. Ni les grandes civilisations du Proche et du Moyen-Orient, non plus que celles de l'Occident, ni l'Égypte hellénistique, ni le monde punique ne sont convoqués comme sources premières des développements économiques du monde gréco-romain. Et pourtant que serait la Grèce sans la Phénicie, Vitruve sans les ingénieurs alexandrins, l'armée romaine sans la poliorcétique hellénistique, Columelle sans Magon, le charroi d'Italie sans les charrons gaulois. Ni la croissance, telle qu'on la devine, ni les innovations technologiques, ne sont spécifiquement grecques ou romaines. Lerouxel et Zurbach disent sans détours des choses que certains n'aimeront pas entendre, l'helléno-ou romano-centrisme occultant les dynamiques économiques périphériques ou ramenant à leur seul profit les innovations productives à l'actif de régions voisines. « Il est donc préférable d'aborder une démarche progressive plus que rétrospective, d'analyser Rome ou la Grèce par rapport à ce qui les précède, les entoure et les nourrit plutôt qu'à ce qui les a très lointainement suivis ». Avec beaucoup d'esprit critique, les auteurs